

Laval théologique et philosophique



Matérialisme dialectique et humanisme

Saint-Jean-Elzéar

Volume 21, numéro 1, 1965

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1020069ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1020069ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Saint-Jean-Elzéar (1965). Matérialisme dialectique et humanisme. *Laval théologique et philosophique*, 21(1), 43–62. <https://doi.org/10.7202/1020069ar>

Matérialisme dialectique et humanisme

1. *Le sens de l'humanisme marxiste.*

Pour assurer la supériorité de l'homme, c'est à la pensée que nous recourons spontanément ; mais il ne saurait en être ainsi pour le marxisme, qui ne peut, sans se renier, fonder son humanisme sur des valeurs spirituelles. La pensée laissée à elle-même est, dans l'optique matérialiste, source de déshumanisation : elle détache l'homme de son être, pour le subordonner à de soi-disant réalités transcendantes. La connaissance purement spéculative, considérée par Aristote comme l'opération la plus élevée et la plus parfaite de la nature humaine, est incompatible avec la réalisation de l'homme marxiste. Celui-ci n'est pas l'*homo sapiens*, qui trouve sa perfection et sa béatitude dans un devenir immatériel, une communion spirituelle aux réalités des choses ; c'est l'*homo faber*, en qui doivent se manifester sans entrave le dynamisme, la puissance et la fécondité de la matière.

Ce n'est donc pas par référence à un humanisme défini radicalement par la pensée que nous pouvons parler d'humanisme marxiste. C'est à la condition d'élargir à l'extrême la signification classique du mot, de l'étendre à tout effort tendu vers le libre et complet épanouissement des puissances et des énergies que l'homme porte en lui-même. Dans ce sens, le marxisme est un certain humanisme, humanisme de type nouveau, centré sur des valeurs matérielles et purement terrestres. C'est, selon l'expression même de Marx, en tant que « naturalisme achevé » qu'il est un humanisme. La lutte révolutionnaire qu'il mène est tout entière dirigée contre les structures aliénantes qui arrachent l'homme à lui-même, contre les forces d'oppression qui empêchent le parfait accomplissement de son être. Cette lutte acharnée n'a pas d'autre fin que « l'appropriation de la nature humaine par l'homme et pour l'homme ».¹ Délivré de toute servitude et en possession de sa propre nature, l'homme pourra alors développer librement ses puissances essentielles et prendre conscience de sa force transformatrice, jusqu'à la maîtrise parfaite de l'univers, « vraie solution de l'antagonisme entre l'homme et la nature, entre l'homme et l'homme ».²

1. Karl MARX, *Manuscrits de 1844 (Économie politique et philosophie)*, trad. Bottigelli, Paris, Éditions sociales, 1962, p.87.

2. *Ibid.* « Science parfaite et définitive le marxisme devait être l'explication de tout. Il devait être avant tout un humanisme. Puisque le principal crime du capitalisme, suivant Karl Marx, avait été l'aliénation de l'essence de l'homme, comment n'aurions-nous pas considéré la récupération de cette essence comme la mission principale de la révolution ?

2. *L'homme et son histoire.*

Dans la perspective marxiste, l'homme apparaît comme l'agent de transformation de l'univers. Que l'homme soit tel, ce n'est pas en raison de sa nature, de sa forme substantielle. Une explication de ce genre ne serait pas cohérente avec les postulats du matérialisme et les lois de la dialectique. Ce serait voir, en effet, dans une cause formelle (et non dans la cause matérielle) le principe premier du devenir et du mouvement d'un être, poser en l'homme une essence immuable (objet de contemplation), antérieure à l'activité et aux opérations humaines. Pour Marx, comme pour Hegel d'ailleurs, aucune quiddité, aucune essence n'est par elle-même principe d'être : toute forme est le résultat d'une genèse, d'une évolution, et « rien n'existe que le processus ininterrompu du devenir et du transitoire ».¹ L'homme, avant d'être producteur, est lui-même le produit d'une activité : celle de la matière. Tout le développement humain, selon Marx, consistera à renverser les termes, à dégager l'homme de sa dépendance vis-à-vis de la matière, pour que celle-ci lui devienne parfaitement soumise.

L'homme primitif, au dire des marxistes, est un patient par rapport à l'action de la nature. Mais ce patient reçoit si bien l'action des forces matérielles qu'il devient comme un recueil des activités de la nature, lesquelles se réunissent, s'universalisent et se parachèvent en lui. Il est doué d'une puissance de réaction telle qu'il transforme ces forces inscrites en lui et passe progressivement à l'état de producteur, mettant dès lors sur la nature sa propre marque, une marque qui est plus de lui-même que de ce qu'il a reçu. C'est ainsi que se forme, que naît l'homme, comme agent de transformation. Ce n'est plus l'homme primitif, subissant l'action de la nature, c'est l'homme agent, qui transforme le monde et se découvre comme agent au milieu de ce monde. « En agissant sur la nature qui est hors de lui et en la transformant, il transforme aussi sa propre nature. Il développe les puissances endormies en lui et il soumet le jeu de leurs forces à sa propre autorité. »²

Alors que, pour le matérialisme de Feuerbach, l'homme n'est qu'un être existant en face d'un « monde donné de toute éternité et sans cesse semblable à lui-même »,³ l'homme auquel le matérialisme pratique prétend donner naissance est un être qui n'existe, comme

Il fallait détrôner tous les dieux, détruire tous les fétichismes, afin de faire — encore selon la parole de Marx lui-même — « de l'homme pour l'homme l'être suprême. » Ignace LEPP, *Itinéraire de Karl Marx à Jésus-Christ*, t.I, Paris, Aubier, 1955, p. 184.

1. Friedrich ENGELS, *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande*, Paris, Éditions sociales, 1946. pp.7-8.

2. Karl MARX, *Morceaux choisis*, N. R. F., Paris, Gallimard, 1934, p.103.

3. Karl MARX et Friedrich ENGELS, *L'idéologie allemande*, trad. Renée Cartelle, Paris, Éditions sociales, 1962, p.45.

homme, que dans la mesure où il agit sur la nature, lutte avec elle, la transforme et prend conscience de plus en plus que « cette activité, ce travail, cette création matérielle incessante . . . , cette production, en un mot, est la base de tout le monde sensible tel qu'il existe de nos jours ».¹

Par rapport à cet homme, réalisant qu'il est l'agent transformateur de l'univers et de lui-même, nous n'avons eu jusqu'ici que la pré-humanité. « L'humain véritable n'existe encore que dans des virtualités et des pressentiments ».² Il revient au matérialisme marxiste de révéler à l'homme ce qu'il est : une activité sensible, une force de production, et ce qu'est le monde : « la somme de l'activité vivante et physique des individus qui le composent ».³ C'est au fur et à mesure qu'il se découvrira dans son action que grandira cet homme et, lorsqu'il comprendra de façon absolue qu'il est l'auteur et le maître de l'univers, sa formation sera parfaite, il parviendra à la pleine maturité. C'est précisément la tâche du communisme de réaliser cet épanouissement humain : « Ce communisme, étant un naturalisme achevé, coïncide avec l'humanisme ».⁴

3. *Le sort de la pensée dans l'histoire humaine.*

« On peut distinguer les hommes des animaux par la conscience, par la religion, par tout ce que l'on voudra. Eux-mêmes commencent à se distinguer des animaux dès qu'ils commencent à *produire* leurs moyens d'existence. »⁵ Ces paroles de Marx nous livrent, une fois de plus, la formule matérialiste de l'être de l'homme. L'homme est fondamentalement un animal producteur, qui se définit par son activité économique. « La façon dont les individus manifestent leur vie reflète très exactement ce qu'ils sont. Ce qu'ils sont coïncide donc avec leur production, aussi bien avec ce qu'ils produisent qu'avec la façon dont ils le produisent »,⁶ déclare Marx, et, comme pour prévenir les objections « idéalistes », il affirme encore très explicitement : « Le premier acte historique de ces individus, par quoi ils se distinguent des animaux, n'est point la pensée, c'est le fait qu'ils commencent à produire leurs moyens d'existence. »⁷

Si, aux yeux de Marx, la production spécifie l'homme, c'est que celui-ci est un être de besoins.

1. *Ibid.*, p.46.

2. N. GUTERMAN et H. LEFEBVRE, Préface aux *Morceaux choisis*, p.29.

3. MARX-ENGELS, *L'idéologie allemande*, p.47.

4. MARX, *Morceaux choisis*, p.229 ; *Manuscrits de 1844*, p.87.

5. MARX-ENGELS, *L'idéologie allemande*, p.16.

6. *Ibid.*

7. *Morceaux choisis*, p.77.

... Force nous est de débiter par la constatation de la donnée préalable première de toute existence humaine, partant de toute histoire, à savoir que les hommes doivent être à même de vivre pour pouvoir « faire l'histoire ». Mais pour vivre, il faut avant tout boire, manger, se loger, s'habiller et quelques autres choses encore. Le premier fait historique est donc la production des moyens permettant de satisfaire ces besoins, la production de la vie matérielle elle-même, et c'est même là un fait historique, une condition fondamentale de toute histoire que l'on doit, aujourd'hui encore comme il y a des milliers d'années, remplir jour par jour, heure par heure, simplement pour maintenir les hommes en vie.

Le deuxième point est que le premier besoin une fois satisfait lui-même, l'action de le satisfaire et l'instrument déjà acquis de cette satisfaction poussent à de nouveaux besoins...¹

Le travail effectué en vue de la satisfaction des besoins humains est, pour le matérialisme marxiste, « la condition fondamentale première de toute vie humaine, et il l'est à un point tel que, dans un certain sens, il nous faut dire : le travail a créé l'homme lui-même ».² Dans cet homme créé par le travail, la pensée pourtant n'est pas absente. Seulement, au lieu d'être première, fondamentale, comme le croit Hegel, elle est une « donnée seconde », dérivée de l'activité matérielle. « Au commencement était l'Action », proclament Marx et Engels, avec le *Faust* de Goethe.³

Alors que l'idéalisme hégélien « fait de l'homme l'homme de la conscience, » le matérialisme marxiste fait « de la conscience la conscience de l'homme, de l'homme réel, vivant dans un monde réel, objectif et conditionné par lui ».⁴

L'humanisme réel n'a pas, en Allemagne, d'ennemi plus dangereux que le spiritualisme ou l'idéalisme spéculatif qui, à la place de l'homme individuel réel met la « conscience » ou « l'esprit » et enseigne avec l'évangéliste : « c'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien. » Il s'entend de soi que cet esprit sans chair n'a d'esprit que dans son imagination.⁵

Selon Marx, la pensée est toujours impliquée dans l'activité humaine pratique. Chez l'homme primitif, sortant de l'animalité, elle ne se sépare pas des actions élémentaires exigées pour le maintien de la vie. Mais, avec le temps, par le développement et la complication de l'action humaine, il y a des gens qui accumulent des biens et disposent de loisirs ainsi que d'une puissance de direction sur les autres hommes. Avec cette distinction entre dirigeants et dirigés, commencement de la distinction des classes, la pensée, jusque-là impliquée

1. MARX-ENGELS, *L'idéologie allemande*, p.25.

2. ENGELS, *Dialectique de la nature*, Paris, Éditions sociales, 1952, p.171.

3. GOETHE, *Faust*, v.1237.

4. MARX, *Morceaux choisis*, p.41.

5. *Ibid.*, p.47.

dans l'action matérielle, commence à s'en détacher. Peu à peu, elle tend à prendre de la distance et à dominer l'action. Elle se développe en superstructures et en idéologies de plus en plus complexes — institutions politiques, juridiques, littéraires, philosophiques, religieuses — qui, cependant, restent radicalement liées à l'infrastructure, c'est-à-dire à la vie matérielle, malgré leur prétention à s'en dégager toujours plus. Cet état de choses dure tant que persiste la distinction des classes. Quand celle-ci est poussée à l'extrême, l'opposition entre la pensée et l'action atteint aussi son plus haut degré. C'est pourquoi, selon Marx, la philosophie apparaît quand s'établit fermement le régime capitaliste.

L'apparition de la pensée à l'état pur, c'est-à-dire de la philosophie, coïncide donc avec toute une ère de l'histoire de l'humanité, ère qui est marquée par la distinction des classes. Cette pensée spéculative, qui prétend s'élever au-dessus de l'action et se suffire à elle-même, est essentiellement, pour Marx, la philosophie de Hegel, philosophie qui doit être dépassée bientôt. En effet, quand la pensée se dégage à ce point ou croit se dégager de la structure matérielle de l'homme, elle devient critique révolutionnaire et tend à se fondre de nouveau dans l'activité pratique.¹ Ce sera précisément le rôle du marxisme de replonger la pensée dans l'action, mais dans une action, il va sans dire, beaucoup plus riche, plus diversifiée et plus complète que celle des premiers âges.

La description marxiste de l'évolution de la pensée à travers l'histoire manifeste bien la volonté acharnée du matérialisme de rattacher l'origine et le développement de la pensée à l'activité matérielle de l'homme. « Cette conception de l'histoire — c'est Marx lui-même qui l'affirme — a pour base le développement du processus réel de la production, et cela, en partant de la production matérielle de la vie immédiate... Elle n'explique pas la pratique d'après l'idée, elle explique la formation des idées d'après la pratique matérielle. »²

Il est vrai que, dans l'ordre de réalisation effective, il faut vivre avant de philosopher. Il est certain aussi que la vie spéculative est apparue quand les hommes ont eu le loisir de se livrer à la réflexion. Les premiers à philosopher, dit Aristote, furent les prêtres égyptiens, détachés des préoccupations matérielles pour se consacrer à la connaissance des choses divines.³ Mais, avant d'énoncer ce fait, Aristote avait interrogé l'ordre d'intention de la nature, afin de savoir quelle est l'aspiration humaine la plus profonde. « Tous les hommes

1. « L'esprit théorique se transforme en énergie pratique, sort comme volonté du royaume des ombres des Amenthes, et se tourne vers la réalité matérielle qui existe sans lui. » MARX, *Différence de la philosophie de la nature chez Démocrite et chez Épicure*, Œuvres philosophiques, trad. Molitor, Paris, Costes, t.1, p.75.

2. *L'idéologie allemande*, pp.37-38.

3. *Métaph.*, I, c.1, 981 b 20.

ont le désir de connaître », ¹ assurait-il pour expliquer l'apparition de la vie spéculative. L'appétit de savoir est universel ; il est inscrit dans la nature de l'homme, dans son intelligence dont le propre est de saisir l'être des choses. À côté de ce désir, dont la satisfaction comblera la béatitude de l'homme, il y en a un autre, commun à tous les êtres : celui de se conserver dans l'existence, désir qui, chez l'être humain, ne peut être satisfait sans le concours de l'intelligence pratique. En ce sens, il est vrai que l'homme doit se procurer à lui-même ses moyens de subsistance. Pour Aristote, ce qui a la priorité, c'est la contemplation : la vie matérielle et la vie morale reçoivent de la contemplation philosophique leur orientation ultime. On ne rencontre pas d'hommes préoccupés uniquement de vivre.

Marx ferme les yeux sur l'intention inscrite, dès l'origine, dans la nature humaine, pour ne considérer que l'ordre des faits. Pour lui, ce qui est premier dans la réalisation effective est premier absolument. Il ne peut admettre que la nature humaine comporte un désir foncier de contemplation. Connaître pour connaître équivaut, à ses yeux, à une aliénation : c'est s'immobiliser, s'oublier, se perdre dans un objet. Tout désir tend, au contraire, à une réalisation plus grande, plus parfaite de l'être du sujet. Le désir de contempler est donc impossible. Aussi, jamais le marxisme ne fera appel à ce désir pour justifier la naissance et l'évolution de la vie spéculative. Celle-ci, comme toutes les superstructures, résulte des conditions de la vie matérielle ; elle est une conséquence de la division du travail. « À partir de cette division, dit Marx, la conscience est en état de s'émanciper du monde et de passer à la formation de la théorie « pure », théologie, philosophie, morale, etc. » ²

Contre la « conception idéaliste » de l'histoire, qui « attribue à la pensée tout le mérite du développement rapide de la société, » Engels, aussi bien que Marx, proclame la primauté de l'activité matérielle dans l'évolution humaine.

Que trouvons-nous ici encore comme différence caractéristique entre le troupeau de singes et la société humaine ? *Le travail*.

Grâce à l'action conjuguée de la main, des organes de la parole et du cerveau, non seulement chez chaque individu, mais aussi dans la société, les hommes furent mis en mesure d'accomplir des opérations de plus en plus complexes, de se poser et d'atteindre des fins de plus en plus élevées. De génération en génération, le travail lui-même devint différent, plus parfait, plus varié. À la chasse et à l'élevage s'adjoignit l'agriculture... L'art et la science apparurent enfin à côté du commerce et de l'industrie,

1. *Ibid.*, 980 a 21.

2. *L'idéologie allemande*, pp.29-30. « La division du travail ne devient effectivement division du travail qu'à partir du moment où s'opère une division du travail matériel et intellectuel. À partir de ce moment, la conscience peut s'imaginer qu'elle est autre chose que la conscience de la pratique existante, qu'elle représente réellement quelque chose sans représenter quelque chose de réel. » *Ibid.*

les tribus se transformèrent en nations et en États, le droit et la politique se développèrent, et, en même temps qu'eux, le reflet fantastique des choses humaines dans le cerveau de l'homme: la religion. Devant toutes ces formations, qui se présentaient au premier chef comme des produits du cerveau et qui semblaient dominer les sociétés humaines, les produits plus modestes du travail des mains passèrent au second plan... C'est à l'esprit, au développement et à l'activité du cerveau que fut attribué tout le mérite du développement rapide de la société; les hommes s'habituèrent à expliquer leur activité par leur pensée au lieu de l'expliquer par leurs besoins (qui, cependant, se reflètent assurément dans leur tête, deviennent conscients), et c'est ainsi qu'avec le temps on vit naître cette conception idéaliste du monde qui, surtout depuis le déclin de l'antiquité, a dominé les esprits. Elle règne encore à tel point que même les savants matérialistes de l'école de Darwin ne peuvent toujours pas se faire une idée claire de l'origine de l'homme, car, sous l'influence de cette idéologie, ils ne reconnaissent pas le rôle que le travail a joué dans cette évolution.¹

Au dire de Lénine, la conception matérialiste de l'histoire « a éliminé deux défauts essentiels des théories historiques antérieures. Ces dernières ne considéraient tout au plus que les mobiles idéologiques de l'activité historique des hommes, sans rechercher ce qui fait naître ces mobiles... En second lieu, elles négligeaient l'action des masses de la population. » Mais l'application des principes matérialistes à l'analyse des phénomènes sociaux devait permettre « d'étudier avec la précision des sciences naturelles, les conditions sociales de la vie des masses et les modifications de ces conditions ».²

Le marxisme fraya le chemin à l'étude vaste et universelle du processus de la naissance, du développement et du déclin des formations sociales et économiques... en révélant l'origine de toutes les idées et de toutes les tendances différentes, sans exception, dans l'état des *forces productrices matérielles*.³

Les paroles de Lénine, comme celles de Marx et d'Engels, laissent nettement voir un souci constant de maintenir la position matérialiste vis-à-vis du rapport de la pensée à l'être matériel. Dans l'évolution de l'homme, dans le déroulement de l'histoire des peuples et des sociétés, comme dans la description du cosmos, il faut coûte que coûte sauvegarder la primauté de la matière sur l'esprit; il faut, au principe de tout devenir et au fond de toute existence, retrouver la nature posée comme un absolu.

1. *Dialectique de la nature*, pp.176-178.

2. LÉNINE, *Marx, Engels, marxisme*, Moscou, Éditions en langues étrangères, 1947, p.19; Éditions sociales internationales, 1937, pp.22-23.

3. *Ibid.*, p.20; Éditions sociales internationales, p.23.

4. *L'instrument de l'humanisation.*

« L'humanisme marxiste n'est pas seulement une nouvelle façon de concevoir l'homme, mais la création d'une forme nouvelle de l'homme »,¹ disait Roger Garaudy. Comment cet homme nouveau, appelé à dominer le monde, atteindra-t-il sa parfaite stature ? Quel est l'instrument de choix par lequel il façonnera son humanité ?

Dans la pensée marxiste, l'épanouissement humain correspond à un « naturalisme achevé », c'est-à-dire au libre et complet développement des puissances que l'activité de la matière a inscrites en l'homme. L'humanisme marxiste, nous l'avons dit, est fondé sur les seules valeurs matérielles ; il est anthropocentrique et athée. Toute référence à un Être transcendant, créateur ou providence, implique, croit-on, la limitation du pouvoir de l'homme sur la nature et sur lui-même. La religion est, pour Marx, « l'expression de ce qui éloigne et sépare l'homme de l'homme ».² Il faut détruire cette mystification dangereuse, ramener le transcendant à l'immanent, la théologie à l'anthropologie. « L'homme est pour l'homme l'être suprême. »³ Les principes éternels, les vérités absolues, les notions de bien et de mal sont aussi à reléguer avec la vieille métaphysique.⁴ Enfin, il faut se garder de l'attitude contemplative, de la réflexion pure, séparée de l'action, qui tente de perdre l'homme en des objets étrangers à lui-même. Bref, les forces qui contribuent à réaliser la destinée humaine résident, non à l'extérieur, mais à l'intérieur de l'homme, dans ce dynamisme de la matière qui est en lui.

Puisque toute valeur religieuse est exclue de l'image de cet « homme nouveau » dont le marxisme nous annonce l'avènement, puisque ce n'est ni la dimension morale, ni l'élévation de la pensée qui mesure sa grandeur, il serait vain de vouloir assurer sa croissance en affermissant les liens qui l'unissent à un Dieu créateur ; il serait absurde de voir dans un effort de dépassement moral ou même de formation purement intellectuelle, le principal facteur de son développement. Ce n'est pas en se haussant à un niveau spirituel, encore moins surnaturel, que grandit cet homme. C'est dans la production, en développant toutes les énergies qui sont en lui en tant qu'elles procèdent de lui, qu'il se réalise pleinement. C'est par le travail qu'il se fait. L'homme marxiste est un être essentiellement ouvrier. Seul le travail le révèle à lui-même, lui permet de transformer la nature et s'humaniser lui-même en humanisant la nature.

1. *Le communisme et la renaissance de la culture française*, Paris 1945, p.41.

2. MARX, *La question juive*, *Œuvres philosophiques*, t.I, p.187.

3. MARX, *Introduction à la critique de la Philosophie du Droit de Hegel*, *Œuvres philosophiques*, t.I, p.97.

4. ENGELS, *Ludwig Feuerbach* . . . , p.35.

Le travail est d'abord un phénomène qui unit l'homme et la nature. Un phénomène dans lequel l'homme accommode, règle et contrôle l'échange de matière qu'il fait avec la nature. Il agit en face de la matière naturelle comme une force naturelle. Les forces naturelles qui appartiennent à son corps, ses bras et ses jambes, sa tête et ses mains, il les met en mouvement pour s'approprier la matière naturelle sous une forme qui puisse servir à sa propre vie. En agissant sur la nature qui est hors de lui à travers ce mouvement et en la transformant, il transforme aussi sa propre nature. Il développe les puissances endormies en lui et il soumet le jeu de leurs forces à sa propre autorité.¹

Marx fait du travail le pouvoir autocréateur de l'homme. Par sa propre activité, l'homme affirme peu à peu, à travers l'histoire, sa domination sur la nature et se réalise ainsi lui-même. C'est toutefois à la condition d'être réel, concret, productif, que le travail possède, aux yeux des marxistes, cette fonction humanisante. Hegel glorifiait, lui aussi, l'activité de l'homme, mais c'était à l'intérieur de la pensée qu'il la confinait, au point de ne plus reconnaître que « le travail abstrait de l'esprit ».² Dans la perspective du matérialisme marxiste, une telle activité est radicalement inefficace : par la pensée seule, l'homme ne peut atteindre le réel, à plus forte raison, le transformer. Le philosophe hégélien reste à l'écart de l'histoire et du monde pour se livrer aux considérations abstraites de la pensée spéculative. Mais, « s'élever au-dessus du monde par la réflexion pure, c'est, en réalité, rester enfermé dans la réflexion. Les abstractions philosophiques n'ont guère d'efficacité. L'universalité véritable, concrète est fondée sur la praxis ».³

Marx louera Hegel d'avoir posé l'action au centre des valeurs humaines, mais il lui reprochera toujours le mode abstrait sous lequel est présentée cette action. Faire de l'essence de l'homme une activité, voilà qui est très bien. Mais concevoir cette activité comme purement spirituelle, c'est par le fait même poser la nature humaine dans le vide, l'abstrait, l'irréel. « Est-il possible, demandait Henri Lefebvre, de fonder sur le réel des valeurs humaines ? de ne pas les laisser en dehors du réel dans l'idéal abstrait ? Marx et le marxisme répondent : oui. Seul l'idéalisme traditionnel, cette forme idéologique (métaphysique) de l'aliénation humaine, plaçait l'idéal hors du réel. »⁴

Coupé de l'action concrète, matérielle, le philosophe idéaliste est un homme mutilé, imparfait. Enfermé dans le « royaume idéal des ombres », il est impuissant à opérer sa libération. Marx ne pense pas, en effet, que l'homme puisse conquérir son humanité au moyen d'abstractions, parvenir à son être total en échafaudant des idées et

1. MARX, *Morceaux choisis*, p.103.

2. MARX, *Manuscrits de 1844*, p.133.

3. Henri LEFEBVRE, *Le matérialisme dialectique*, Paris, P. U. F., pp.54-55.

4. *Le marxisme*, Coll. *Que sais-je ?* P. U. F., p.55.

des théories. « Les idées ne peuvent rien réaliser. Pour réaliser les idées, il faut des hommes qui mettent en œuvre une force pratique. »¹

Le philosophe idéaliste s'illusionne donc, aux yeux des marxistes, en se croyant une puissance extérieure à la nature, placée au-dessus d'elle, et capable, par sa supériorité abstraite, de la transformer. Le matérialisme pratique rappellera à l'homme que l'on ne domine pas la nature simplement pour s'en être séparé. Bien au contraire, l'homme n'est force de transformation que dans la mesure où il émane lui-même de cette nature, dans la mesure aussi où il respecte les lois de la matière sur laquelle il agit, car c'est là une des conditions de l'efficacité de son action. Le matérialisme pratique est un humanisme, dans le sens qu'il ne s'intéresse qu'à l'activité de l'homme, la nature étant l'origine, la coopératrice et la matière de cette activité.

L'idéalisme, en tant qu'il est abstrait, c'est-à-dire *séparé* de la nature, donc du réel, ne peut être un humanisme, au sens où l'entendent Marx et Engels. Dans la conception matérialiste, l'idée de l'homme total plonge au plus profond du devenir *réel* : « Le réel est devenir, donc possibilité. Le possible qui se lève à l'horizon et qu'implique le devenir actuel, c'est l'épanouissement de l'homme... Aller vers l'homme total, c'est *participer* de plus en plus largement à ce devenir. »² Mais, comment la pensée seule, séparée du réel, pourrait-elle participer à ce devenir et, par suite, accéder à l'homme total ? Si, en effet, selon Marx, le devenir — ou l'histoire — résulte de l'évolution d'une puissance naturelle et productive qui, à travers les aliénations, conduit à la restauration de l'identité de l'homme avec la nature, participer à ce devenir — ou aller dans le sens de l'histoire — exige que la pensée soit intégrée, incorporée dans l'activité de cette force productive, dont elle n'est qu'une émanation et qui constitue, plus foncièrement que la pensée elle-même, la nature de l'homme. Dans la mesure où la pensée se *sépare* de l'activité matérielle, elle est incapable de cet engagement dans le devenir de la réalité. C'en est assez, aux yeux de Marx et d'Engels, pour déduire que l'idéalisme ne peut se qualifier d'humanisme.

D'après les marxistes, l'incapacité de l'idéalisme, en tant que travail *abstrait*, à conduire l'homme vers son accomplissement se révèle encore dans le fait que la philosophie de Hegel s'en tient à une *représentation générale* de l'action humaine : elle ne considère pas celle-ci dans la réalité concrète du détail. Le matérialisme pratique présentera, pour Marx, cette supériorité d'être plus actif, plus efficient, parce qu'il s'attachera à toute la complexité des circonstances de l'action. Il ne s'agit pas de combattre abstraitement, idéologique-

1. MARX, *La Sainte Famille*, cité par RUBEL, *Pages choisies pour une éthique socialiste*, Paris, Rivière, 1958, p.34.

2. Henri LEFEBVRE, *Le marxisme*, pp.55-57.

ment, l'oppression en général, il faut descendre dans le concret pour libérer l'homme, dans telles conditions d'existence données, de telle aliénation ou de telle tyrannie. Par exemple, le marxisme n'est pas une critique de la religion *en général*, il est une lutte *pratique* contre l'illusion religieuse résultant de tel état social et se présentant dans telles circonstances particulières. Le marxisme ne dit pas simplement : il faut lutter, mais « il faut *savoir* lutter contre la religion », ¹ c'est-à-dire travailler efficacement, dans les conditions sociales existantes, à entraîner le plus grand nombre possible d'hommes dans une opposition pratique vis-à-vis de la religion. Ainsi, susciter une grève dans tel milieu sera plus efficace, dans ce sens, qu'un discours dirigé contre l'idée de Dieu en général. Bref, l'homme ne peut insérer dans l'histoire une idée révolutionnaire qui serait le produit abstrait d'une réflexion spéculative coupée du réel, du concret. Lénine le rappelle en ces mots :

On ne saurait formuler un mot d'ordre de lutte sans étudier dans tous les détails chaque forme particulière de cette lutte, pour suivre chacun de ses pas au moment où elle passe d'une forme à l'autre, pour savoir à chaque moment donné définir la situation sans perdre de vue le caractère général de la lutte, son but général, l'abolition complète et définitive de toute exploitation et de toute oppression.²

Fidèles à la pensée de leurs maîtres, les communistes d'aujourd'hui dénoncent le caractère illusoire d'un humanisme abstrait. Ils savent que l'action révolutionnaire ne peut être menée dans l'abstraction, qu'elle doit être liée à « la pratique concrète du mouvement des classes », et ils estiment, avec Lénine, qu'il faut voir « dans tous les détails chaque forme particulière de cette lutte ». La revue *Soviet Studies in Philosophy* reproduisait, en 1963, un article intitulé *Humanism*. Nous en extrayons les lignes suivantes :

For the founders of Marxism, communism was the real humanism, i. e. humanism in fact, in life . . . Marx and Engels pointed out repeatedly that an abstract humanism « in general, » deprived of class content, humaneness « in general », and personal freedom « in general » fall into the category of illusions masking the profound gulf between the position of the working people and the exploiter.³

1. LÉNINE, De la collection *Petite Bibliothèque Lénine*, brochure n.8 : *De la religion*, Paris, Bureau d'Éditions, 1936, p.15. « On ne doit pas confiner la lutte contre la religion dans une prédication idéologique abstraite ; on ne doit pas la réduire à une prédication de cette nature, il faut lier cette lutte à la pratique concrète du mouvement des classes visant à faire disparaître les racines sociales de la religion. » *Ibid.*, pp.15-16.

2. LÉNINE, *Ce que sont les amis du peuple*. Cité par Émile BAAS, *Introduction critique au marxisme*, Paris, Alsatia, 1960, p.34.

3. L. DENISOVA, *Humanism*, from the *Soviet Philosophical Encyclopedia*, v.I, 1960. In *Soviet Studies in Philosophy*, Spring 1963, Vol.I, n.4.

Le même article rappelle aussi la critique que firent Marx et Engels de l'humanisme de Feuerbach et du socialisme utopique.¹ Feuerbach, en effet, fut le premier à réagir, au nom du concret, contre la philosophie hégélienne, « en résolvant l'Esprit absolu métaphysique dans l'homme réel fondé sur la nature ».² Mais cet homme qu'il installe « à la place des anciennes vétilles », il le conçoit comme une nature immuable, isolée, une essence abstraite. « Il n'arrive pas, affirme Marx, à l'homme réellement agissant, mais s'en tient à l'abstraction « homme ». Il ne saisit pas les hommes dans leurs relations sociales données, dans les conditions qui font d'eux ce qu'ils sont... » Et Marx de conclure : « Feuerbach fait vraiment de l'idéalisme ».³ L'homme de Marx « n'est pas un être abstrait, extérieur au monde »,⁴ une substance déterminée et stable. L'homme, c'est l'ensemble des activités et des passions humaines impliquant des rapports avec le monde matériel et avec les autres hommes. La méthode dialectique est entre les mains de Marx une arme puissante qui dissout les choses prises séparément et considérées dans leur fixité, leur immobilité. Les êtres, pour lui, n'atteignent leur véritable réalité que par leurs relations aux autres choses. La réalité de l'homme, c'est l'homme en tant qu'il est une énergie créatrice, c'est l'homme considéré dans ses relations avec les objets qu'il produit et avec les autres hommes, coopérant à la production.⁵

Engels reprochera lui aussi à Feuerbach de n'être pas parvenu à la réalité humaine vivante, faute de n'avoir pu sortir du royaume de l'abstraction :

... Mais comment a-t-il été possible que le formidable stimulant donné par Feuerbach soit resté aussi stérile pour lui-même ? Simplement par le fait que Feuerbach ne put sortir hors du royaume de l'abstraction qu'il haïssait mortellement et trouver le chemin menant à la réalité vivante. Il s'accroche violemment à la nature et à l'homme, mais la nature et l'homme restent pour lui de simples mots. Ni de la nature réelle ni de l'homme réel, il ne sait rien nous dire de précis. Mais on ne parvient de l'homme abstrait de Feuerbach aux hommes réels vivants que si on les considère dans leur action dans l'histoire.⁶

1. « Marxism overcame the abstract nature of the humanist ideals of the Utopian Socialists and of Feuerbach. Marx and Engels subjected Feuerbach and the « true socialists » to devastating criticism for their extremely abstract concept of man taken out of relation to society, and for the effort to project an abstract concept of humanism outside the bounds of communism and socialism and to declare this their « higher unity ». L. DENISOVA, *art. cit.*

2. MARX, *La Sainte Famille*, dans *Morceaux choisis*, p.48.

3. *L'Idéologie allemande*, p.47.

4. MARX, *Contribution à la critique de la Philosophie du Droit de Hegel*, *Œuvres philosophiques*, t.I, pp.83-84.

5. « L'être humain n'est pas une abstraction inhérente à l'individu isolé. Dans sa réalité, c'est l'ensemble des rapports sociaux. » MARX, *Morceaux choisis*, p.51.

6. *Ludwig Feuerbach* . . . , p.31.

Il reviendra à Marx de faire « le pas que Feuerbach ne fit point » et de remplacer, selon l'expression d'Engels, « le culte de l'homme abstrait par la science des hommes réels et de leur développement historique ». ¹ Il ne s'agit plus de figer l'homme en une image idéale, extérieure au monde réel, il faut le voir vivant, agissant sur ce monde qu'il transforme et humanise par son travail. Et ainsi, pensent les communistes, « le marxisme révolutionne la notion même de philosophie : la vraie philosophie, c'est la politique, c'est-à-dire l'histoire en train de se faire, la vie elle-même dans son devenir créateur. » ² Marx lui-même n'affirmait-il pas :

C'est là où cesse la spéculation, c'est dans la vie réelle que commence la science réelle, positive, la représentation de l'activité pratique, du processus de développement pratique des hommes. Les phrases creuses sur la Conscience cessent, un savoir réel doit les remplacer. La philosophie indépendante perd son milieu d'existence du fait de la représentation de la réalité. À sa place, on pourra tout au plus mettre une synthèse des résultats les plus généraux qu'il est possible d'abstraire de l'étude du développement historique des hommes. Ces abstractions, prises en soi, détachées de l'histoire réelle, n'ont absolument aucune valeur. ³

Le marxisme veut être une métaphilosophie, et cela par la praxis. Il faut que, dans l'ordre de l'activité pratique, la réalité en devenir et la connaissance ne fassent plus qu'un. « Ce qui était lumière se change en flamme dévorante qui se tourne vers l'extérieur... Le devenir-philosophie du monde est en même temps un devenir-monde de la philosophie, sa réalisation est en même temps sa perte. » ⁴

« Toute la vie sociale est essentiellement pratique », ⁵ note Marx. Aussi est-ce dans la société que la praxis prendra son plein développement. Les relations sociales vont se substituer à l'essence de l'homme. Il n'y a pas de nature humaine, il n'existe pas d'homme en général, il n'y a que des hommes historiquement conditionnés, qui n'ont de valeur réelle que par leur activité productive et les rapports sociaux qu'implique cette activité.

Le fait est donc le suivant : des individus déterminés qui ont une activité productive selon un mode déterminé entrent dans ces rapports sociaux et politiques déterminés. ... La structure sociale et l'État résultent constamment du processus vital d'individus déterminés ; mais de ces individus, non point tels qu'ils peuvent s'apparaître dans leur propre représentation ou apparaître dans celle d'autrui, mais tels qu'ils sont en

1. *Ibid.*

2. Roger GARAUDY, *Le marxisme et la personne humaine*, p.17, cité par H. CHAMBRE, *De Karl Marx à Mao-Tsé-Tung*, Paris, Spes, 1959, p.291.

3. *L'idéologie allemande*, p.24.

4. MARX, *Différence de la philosophie de la nature chez Démocrite et chez Épicure, Œuvres philosophiques*, t.I, p.76.

5. Thèse VIII sur Feuerbach, dans *Morceaux choisis*, p.52.

réalité, c'est-à-dire tels qu'ils œuvrent et produisent matériellement ; donc tels qu'ils agissent sur des bases et dans des conditions et limites matérielles déterminées et indépendantes de leur volonté.¹

Sans doute, une vision vraiment réaliste de l'homme et de l'histoire ne peut faire abstraction du facteur économique et donc de la causalité matérielle. Considérer l'histoire de l'humanité uniquement comme une évolution d'idées et d'intentions spirituelles serait oublier que la vie des sociétés est organiquement liée à une matière, c'est-à-dire à l'activité économique des hommes, de la même façon que l'individu humain est incarné dans un corps. La philosophie spiritualiste n'a jamais considéré l'homme comme un esprit pur, pas plus qu'elle n'en a fait un simple produit de la matière. Pour Aristote et saint Thomas, l'homme possède une nature substantielle, une essence immuable, antérieure à ses opérations et à ses activités, et cette nature humaine comporte la dualité esprit-matière. Dans cette dualité, cependant, c'est l'esprit et non la matière qui est l'élément primordial, à titre de cause formelle de l'être humain : « l'homme tire son espèce du fait qu'il est raisonnable ».² Il résulte de là que l'homme se manifestera et se réalisera comme homme par l'exercice de ses facultés spirituelles plus que par son activité purement matérielle, celle-ci étant au service de celles-là, comme le corps est pour l'âme. Aussi, Aristote voyait-il dans l'âme humaine la raison d'être et la fin ultime de toutes les opérations de la nature.³

Mais, aux yeux de Marx et d'Engels, définir l'homme un animal raisonnable, c'est le considérer de façon métaphysique, le voir comme une essence abstraite. Dans l'optique matérialiste, l'homme se distingue de l'animal sur le seul plan de la causalité matérielle. Sur ce plan, « l'emploi et la création des moyens de travail, quoique en germes déjà dans les espèces animales, caractérisent le processus de travail spécifiquement humain, et Franklin peut définir l'homme comme « a toolmaking animal », un animal fabricant d'outils ».⁴

Saint Thomas parle lui aussi de l'homme comme d'un fabricant d'outils « d'une infinité de modèles et pour une infinité d'usages ». Il fait remarquer qu'à la différence des autres animaux, pourvus par la nature de moyens particuliers de protection et de défense, « l'homme a la raison et les mains, avec lesquelles il peut se faire des armes et des vêtements et toutes les choses nécessaires à la vie, d'une infinité de manières. C'est pour cela que la main est appelée par Aristote l'instrument des instruments ».⁵ Mais s'il en est ainsi, c'est selon un plan

1. MARX, *L'idéologie allemande*, p.22.

2. SAINT THOMAS, *In I Eth.*, lect.10.

3. *De Anima*, II, c.4, 415 b 20.

4. MARX, *Morceaux choisis*, p.104.

5. *Ia*, q.91, a.3, ad 2.

divin et en raison même de la nature humaine. « C'est qu'il était mieux pour l'homme, à cause de sa nature raisonnable, capable de varier ses conceptions à l'infini, qu'il eût la faculté de se préparer lui-même ses ressources à l'infini. »¹ Ce n'est pas la forme qui est ordonnée à la matière, explique saint Thomas, c'est, au contraire, par la nature de la forme que l'on doit déterminer pourquoi la matière est de telle nature.²

Lier la puissance matérielle de l'homme à l'exigence d'une nature intellectuelle, laisser voir la finalité inscrite de façon immanente dans les organismes créés, finalité révélant l'ordre établi par une intelligence suprême, voilà de quoi contrarier la position matérialiste. Pour Marx et Engels, la raison, dans son activité, ne fait que refléter le dynamisme infini de la matière. La nature produit elle-même ses moyens de production : les organes animaux et végétaux. Ceux-ci constituent la « technologie naturelle » et n'ont pas d'autre rôle que de produire les conditions matérielles de la vie. Les instruments de production de l'homme (technologie humaine) jouent, du point de vue de la causalité matérielle et efficiente, le rôle des organes dans la nature. La conscience ne fait que refléter les conditions matérielles d'existence créées par le travail humain. « La technologie révèle le comportement actif de l'homme vis-à-vis de la nature, le processus immédiat de production de sa vie et par suite, ses relations sociales et les représentations spirituelles qui découlent d'elles. »³ Le postulat matérialiste s'applique ici dans toute sa rigueur : « Ce sont les hommes qui, en développant leur production matérielle et leurs relations matérielles, transforment avec cette réalité qui leur est propre et leur pensée et les produits de leur pensée. Ce n'est pas la conscience qui détermine la vie, mais la vie qui détermine la conscience. »⁴

Pour Aristote, la fin de l'animal est de vivre, celle de l'homme, de vivre bien, c'est-à-dire conformément à la raison droite. La société a précisément pour but d'aider l'homme, non seulement à vivre, mais à vivre bien.⁵ Selon saint Thomas, les vertus morales, à leur tour, disposent à la vie contemplative, qui est la vie la plus parfaite.⁶ Pie

1. *Ia*, q.91, a.3, ad 2. « Dicendum quod anima intellectiva, quia est universalium comprehensiva, habet virtutem ad infinita. Et ideo non potuerunt sibi determinari a natura vel determinatae existimationes naturales, vel etiam determinata auxilia vel defensionum vel tegumentorum ; sicut aliis animalibus, quorum animae habent apprehensionem et virtutem ad aliqua particularia determinata. » *Ia*, q.76, a.5, ad 4.

2. *Ia*, q.76, a.5, c.

3. MARX, *Morceaux choisis*, p.105.

4. MARX, *L'idéologie allemande*, p.23.

5. SAINT THOMAS, *In I Eth.*, lect.1 : « Alio modo juvatur homo a multitudine, cujus est pars, ad vitae sufficientiam perfectam ; scilicet ut homo non solum vivat, sed et bene vivat. »

6. SAINT THOMAS, « Per virtutes morales disponimur ad intellectuales. » *In II Eth.*, lect. 1. « Vita contemplativa simpliciter est melior quam activa. » *IIa IIae*, q.182, a.1, c.

XII rappelait en ces termes l'ordre établi dans la vie humaine par la simple loi naturelle : « C'est à l'homme qu'appartient le devoir entièrement personnel de conserver et de porter à plus de perfection sa propre vie matérielle et spirituelle, pour atteindre la fin religieuse et morale que Dieu a assignée à tous les hommes et leur a donnée comme une norme suprême. »¹ D'après Marx et Engels, ces affirmations ne font que révéler la « mystification » dont les hommes sont victimes depuis Aristote. Pour les marxistes, le travail n'est pas un moyen d'obtenir les conditions matérielles nécessaires à la pratique de la vertu, il est l'acte propre de l'homme, l'acte par lequel celui-ci se produit lui-même comme homme. Il est la mesure première de toutes choses. La pensée n'est qu'un instrument au service de la main dans l'action transformatrice de la matière ; elle doit être entièrement ordonnée à la production des biens matériels. Tout écart de cette subordination est une évasion dans l'abstrait, dans l'irréel. Bref, le travail est non seulement cause efficiente primordiale, il est aussi cause finale. La fin ultime, en effet, que poursuit l'homme marxiste, c'est le travail « devenu le premier besoin de la vie », ce qui, dit-on, sera réalisé par le communisme, alors que la « la société inscrira sur ses drapeaux : de chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins ».²

Avouons que c'est diminuer étrangement la taille de l'homme que de le couper de ses dimensions spirituelles, pour le réduire à l'*homo technicus*. Ce n'est pas dans la force matérielle et productive, mais dans le souffle spirituel venu d'en haut et qui anime l'être humain que la philosophie thomiste reconnaît la véritable grandeur de l'homme. L'homme a une âme spirituelle et immortelle, créée à l'image et à la ressemblance divine, et c'est là son premier titre de noblesse, c'est là sa perfection. « Un effet est souverainement parfait lorsqu'il fait retour à son principe », dit saint Thomas :

Pour que l'univers créé obtienne son ultime perfection, il faut que les créatures reviennent à leur principe. Or les créatures reviennent toutes et chacune à leur principe en tant qu'elles en portent la ressemblance dans leur être et dans leur nature, qui constituent pour elles une certaine perfection... Par conséquent, puisque l'Intellect divin est le principe de la production des créatures, il devait en résulter l'existence de certaines créatures intellectuelles, établies au sommet le plus élevé des choses...³

Le matérialisme marxiste, refusant de voir l'Intellect divin présider à la création des êtres, ne saurait reconnaître en l'homme l'image de l'Esprit pur. Seule la « divinité-matière », selon l'expression de Feuerbach, est origine et centre de l'univers. Tout être est frappé à son effigie, même l'esprit humain, qui n'est qu'une forme spéciale de la

1. PIE XII, Radiomessage du 1er juin 1941.

2. MARX, *Morceaux choisis*, p.231.

3. *Cont. Gent.*, II, c.46.

matière organisée, même l'activité mentale, qui n'est qu'un reflet de l'évolution des forces productives. L'idée d'une âme spirituelle et immortelle remonte, selon Engels, aux « temps très reculés où les hommes, encore dans l'ignorance complète de leur propre structure physique, et l'imagination excitée par des rêves, en arrivèrent à cette conception que leurs pensées et leurs sensations n'étaient pas une activité de leur propre corps, mais d'une âme particulière, habitant ce corps et le quittant au moment de la mort ».¹

L'homme marxiste n'a donc ni origine transcendante, ni fin transcendante. Force née de la nature, il est fait pour dominer la nature ; c'est par le travail et non par la connaissance et l'amour qu'il s'identifiera à son principe et qu'il accomplira sa destinée. « Le travail a créé l'homme lui-même »,² disait Engels. Toute la dignité de cet homme est désormais dans sa tâche. Aussi Marx et Engels ne veulent-ils le voir que dans cette tâche, « œuvrant et produisant matériellement », afin de construire un monde qui soit entièrement la marque de l'homme, un univers qui corresponde parfaitement à sa puissance active.

5. *L'ambition de l'humanisme.*

Il ne faudrait pas croire que, par réaction contre le matérialisme marxiste, un humanisme fondé sur les valeurs spirituelles doive rester indifférent à l'activité matérielle de l'homme. La pensée spirituelle et chrétienne ne méprise pas le travail ; elle lui reconnaît, au contraire, une signification profonde. Pour saint Thomas, c'est un *officium*, un service de Dieu, qui perfectionne celui qui l'effectue.³ Le travailleur est d'une manière spéciale l'image de Dieu, qui est Acte et Vie. « Quoi de plus divin que d'être ouvrier avec Dieu ? »⁴ demande le saint Docteur. Reprenant la pensée thomiste, Jean XXIII disait : « Le travail est une haute mission : il est pour l'homme une sorte de collaboration intelligente et effective avec Dieu créateur, de qui il a reçu les biens de la terre pour les faire valoir et prospérer. »⁵

Mais cette conception du travail est aux antipodes de la pensée marxiste. Bien loin d'être une collaboration avec Dieu, le travail, de la part de l'homme marxiste, est l'expression pratique d'un *non serviam* ; il est le moyen de se libérer de toute sujétion et d'arracher à Dieu la maîtrise de l'univers pour la transférer à l'homme. L'humanisme marxiste n'est rien d'autre que la revendication pour l'homme

1. *L. Feuerbach* . . . , p.14.

2. *Dialectique de la nature*, p.171.

3. *Ia IIae*, q.18, a.9.

4. *Cont. Gent.*, III, c.21.

5. Radiomessage aux travailleurs, dans *La Documentation catholique*, 5 mai 1960, p.645.

d'une indépendance absolue. Que l'homme soit l'auteur de lui-même, son propre créateur, telle est l'ambition de cet humanisme.

Un être ne commence à se tenir pour indépendant que dès qu'il est son propre maître, et il n'est son propre maître que lorsqu'il doit son existence à soi-même. Un homme qui vit de la grâce d'un autre se considère comme un être dépendant. Mais je vis entièrement de la grâce d'un autre, si non seulement je lui dois l'entretien de ma vie, mais encore si en outre il a créé ma vie, s'il en est la source, et ma vie a nécessairement un semblable fondement en dehors d'elle si elle n'est pas ma propre création.¹

Mais, pour l'homme socialiste, *tout ce qu'on appelle l'histoire universelle* n'est rien d'autre que l'engendrement de l'homme par le travail humain, que le devenir de la nature pour l'homme ; il a donc la preuve évidente et irréfutable de son engendrement par lui-même, du processus de sa naissance.²

Le travail humain a donc, aux yeux des marxistes, supplanté l'action créatrice de Dieu. « Dieu, pourquoi faire ? »³ . . . L'homme connaît les secrets de l'univers, il peut le reconstruire. L'humanisme moderne correspond au stade d'une humanité qui crée avec une entière liberté ses moyens d'existence et qui prend conscience ainsi qu'elle se crée elle-même. Et il faut en arriver à ce que l'homme agisse pour le seul plaisir d'agir, de se réaliser en agissant.

Le règne de la liberté commence là où finit le travail déterminé par le besoin et les fins extérieures : par la nature même des choses, il est en dehors de la sphère de la production matérielle . . . Mais un règne de la nécessité subsiste toujours. C'est au delà de ce règne que commence le développement des puissances de l'homme, qui est à lui-même sa propre fin, qui est le véritable règne de la liberté.⁴

Être à lui-même sa propre fin, comme il est sa propre cause, tel est le rêve de l'homme marxiste. C'est la liberté absolue que lui promet la récupération de son essence. Et c'est par ses seuls efforts qu'il prétend réaliser les conditions de sa libération. Rien ne peut être posé à part de ses activités, rien de l'extérieur ne peut agir sur lui, ni comme cause efficiente, ni comme cause finale.

Si la *réalité essentielle* de l'homme et de la nature, si l'homme qui est pour l'homme l'existence de la nature et la nature qui est pour l'homme

1. MARX, *Manuscrits de 1844*, p.97.

2. *Ibid.*, p.99.

3. « Dieu, pourquoi faire ? » demandait naguère un livre trop célèbre. Le titre lui-même technicise Dieu : Dieu est mis au plan de l'efficacité ; comme il n'est pas scientifiquement et économiquement efficace, ne peut-on le mettre en parenthèse pour toute l'action temporelle qui se donnera à elle-même sa propre loi, intégrée au « sens de l'histoire » ? M^{GR} RENARD, *Christianisme et progrès technique*, dans *La Documentation catholique*, n.1240, 9 déc. 1956, p.1583.

4. MARX, *Morceaux choisis*, pp.233-234.

l'existence de l'homme sont devenus un fait, quelque chose de concret, d'évident, la question d'un être *étranger*, d'un être placé au-dessus de la nature et de l'homme est devenue pratiquement impossible — cette question impliquant l'aveu de l'inessentialité de la nature et de l'homme.¹

Pour Marx et Engels, l'affirmation de l'homme réel équivaut à la négation de Dieu. « L'homme est pour l'homme l'être suprême »² ; son autonomie doit être manifestée dans sa totalité. Admettre l'existence d'un Être supérieur revient à pervertir l'ordre naturel et humain : l'essence de la divinité est l'aliénation de l'homme, c'est-à-dire une fausse réalisation de sa destinée. « La philosophie ne s'en cache pas, déclare Marx, elle fait sienne la profession de foi de Prométhée : en un mot, j'ai de la haine pour tous les dieux. Et cette devise, elle l'oppose à tous les dieux du ciel et de la terre qui ne reconnaissent pas la conscience humaine comme la divinité suprême. »³

Le marxisme réclame donc pour l'homme la souveraineté absolue que la théologie attribue à Dieu. À cet égard, il ne fait que poursuivre l'effort de la philosophie postkantienne qui met l'homme au centre du problème des rapports de la pensée et du réel. C'est au nom de l'humanisme que s'élève la protestation marxiste contre Hegel ; elle est une révolte contre la spéculation qui, selon la perspective matérialiste, méprise l'homme. Car « l'être de l'homme est son activité vitale réelle »,⁴ c'est-à-dire matérielle et productive. Toute connaissance qui n'est pas intimement liée à cette activité est une aliénation de l'essence humaine. Mais, en réalité, l'ambition du matérialisme marxiste est celle de l'idéalisme : conférer à l'homme l'autonomie et l'indépendance suprêmes réservées à la divinité. Le but de la pensée hégélienne est de construire le système intégral qui comprenne et explique la totalité de l'univers, en d'autres termes, d'atteindre le savoir absolu, la science que Dieu a de lui-même et de toutes choses. Alors que Hegel divinise la pensée, Marx et Engels défont l'action, la praxis. L'homme marxiste est un dieu essentiellement producteur, se réalisant lui-même en créant le monde. Prométhée, dont il emprunte la devise pour la lancer au nom de la terre contre le ciel, est le prototype de cet homme. « Prométhée, attaché à son rocher et méprisant les dieux, c'est l'homme rivé à la tâche de la création, de sa propre production et défiant le Dieu créateur. »⁵

« L'homme doit se faire lui-même pour être homme, disait Hegel ; il doit tout conquérir lui-même, précisément parce qu'il est

1. MARX, *Manuscrits de 1844*, p.99.

2. MARX, *Contribution à la critique de la Philosophie du Droit de Hegel*, *Œuvres philosophiques*, T.I, p.97.

3. *Ibid.*, p.XXIV.

4. MARX, *Morceaux choisis*, p.90.

5. J.-Y. CALVEZ, *La pensée de Karl Marx*, Paris, Éditions du Seuil, 1956, p.57.

Esprit. »¹ On n'a qu'à remplacer le mot Esprit par celui de Matière pour définir l'humanisme marxiste. Le rapport entre la pensée et l'être matériel est inversé et l'homme, en tant que recueil des activités de la nature, devient principe de toutes choses.

C'est par la négation des réalités surnaturelles et divines, par le renversement complet de la hiérarchie des valeurs humaines, que le matérialisme entend réaliser sa fin. Le monde moderne a vu se répéter le geste orgueilleux de l'ange rebelle devant la transcendance divine ; il a vu l'homme vouloir détrôner Dieu et se devoir à lui-même son existence.

Dirigé contre Dieu, le matérialisme l'est encore contre l'âme spirituelle et immortelle, contre les droits les plus sacrés de la personne humaine. Dans le discrédit jeté sur l'idéalisme est entraînée toute vision spirituelle de l'homme. Celui-ci n'a de valeur qu'au point de vue production ; seule compte la lutte prométhéenne qu'il déploie pour s'assurer la conquête de l'univers. Au nom même de la liberté, le matérialisme lui interdit toute aspiration spirituelle, le tient lié à l'expérience sensible et, pour prix de son labeur en vue de hâter le rythme de l'évolution, lui fait voir dans la mort l'effondrement de tout son être. Nul au-delà pour combler sa soif de bonheur et d'infini, nul rendez-vous avec l'éternité. Quel contraste, avouons-le, entre ce vil esclavage auquel est soumis le disciple de Marx et la vraie liberté qui marque le service d'amour des enfants de Dieu !

Les apparences scientifiques sous lesquelles le marxisme a dissimulé la perversité de sa doctrine pour séduire les intellectuels, ainsi que les promesses de liberté et d'indépendance par lesquelles il a ébloui les prolétaires expliquent seules, semble-t-il, l'attrait qu'il a exercé sur les esprits, au point de faire croire qu'il est la véritable solution apportée au problème humain, la seule réalisation concrète de l'humanisme.

SŒUR SAINT-JEAN-ELZÉAR, S. C. Q.

1. HEGEL, *Phénoménologie, Morceaux choisis de Hegel*, Introd. et trad. H. Lefebvre et N. Gutermann, Paris, N. R. F., Gallimard, 1938, p. 213.